

Dermot Bolger

Une seconde vie



folio

Extrait de la page 111

COLLECTION FOLIO

Dermot Bolger

Une seconde vie

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Marie-Hélène Dumas*

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage a précédemment paru
aux Éditions Joëlle Losfeld.

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre.

L'éditeur remercie l'Ireland Literature Exchange
(fonds de traduction, Dublin, Irlande) pour l'aide financière
accordée au présent ouvrage.
www.irelandliterature.com
info@irelandliterature.com

Titre original :

A SECOND LIFE

© *Dermot Bolger, 2010.*

© *Éditions Gallimard pour la traduction française, 2012.*

Né en 1959, Dermot Bolger est issu de la classe ouvrière du faubourg dublinois de Finglas. Il se consacre à l'écriture depuis 1980. Il a su soutenir et encourager toute une génération d'écrivains irlandais. Un grand nombre de ses ouvrages a été traduit en français.

Note de l'auteur

Lorsque j'ai écrit la première version d'*Une seconde vie*, en 1993, ma vie – celle d'un père de deux enfants qui avaient le même âge que ceux du livre – était probablement aussi chaotique et stressante que celle de Sean Blake avant l'accident de voiture qui ouvre le roman et provoque en lui la nécessité de faire le point. Les ressemblances s'arrêtent là. Pour réussir une fiction il faut se plonger dans l'état d'esprit de personnages qui sont différents de ce que l'on est, tout en emportant dans ce voyage ou en y découvrant des parts de soi que l'on ne soupçonnait pas. Contrairement à Sean Blake, je n'ai pas été adopté, pourtant la mort de ma mère, qui eut lieu lorsque j'avais dix ans, a sans aucun doute laissé un manque et des regrets dont on retrouve trace dans le vide que ressent Sean de n'avoir jamais connu sa mère biologique.

L'adoption est le thème central de cette histoire qui, à la base, ne devait pas particulièrement évoquer les recherches ouvertement lancées dans les années 1990 par des enfants adoptés désireux de connaître la vérité sur leur mère biologique, ni la détresse de ces jeunes femmes qui n'avaient pas eu d'autre choix que d'abandonner leur bébé né

hors mariage. Ces mères à qui l'on ferma ensuite la porte au nez chaque fois qu'elles essayèrent d'entrer en contact avec celui dont l'absence les hantait perpétuellement, ou même simplement d'obtenir quelques renseignements sur lui, et qui avaient trop honte ou trop peur pour en parler à quiconque, même à leur mari.

Ce roman eut un autre point de départ. En 1992, lors du Festival de Dublin, une de mes pièces fut montée, la cinquième en trois ans, au Peacock Theatre. Il se passait alors tant de choses dans ma vie que je ne me souviens d'aucune répétition en particulier, à l'exception d'un après-midi où un incident technique plongea la scène et la salle dans le noir. Tandis que le responsable des lumières reconfigurait son installation, seuls rougeoyaient dans l'ombre les deux panneaux « Interdiction de fumer », dont personne ne tenait compte, et le bout incandescent d'une dizaine de cigarettes allumées par des acteurs et techniciens inquiets.

Les membres de la troupe bavardaient, comme toujours dans ces cas-là, et l'un deux, parmi les plus âgés, raconta le grave accident de voiture qu'il avait eu quelques années plus tôt. Son cœur s'était brièvement arrêté de battre, et il s'était retrouvé en train d'observer la scène d'en haut, avec une telle sensation de détachement qu'il avait eu le temps de remarquer les pellicules éparpillées sur la casquette du pompier qui découpait la carrosserie où il était coincé.

Exactement le genre de graines qui donnent naissance aux romans. Cette image étrange et l'aveu du vieil acteur qui s'était senti floué quand on l'avait ramené à la vie dans un corps sérieusement

blessé me poursuivirent pendant des mois. Quand je trouvai enfin le temps de m'asseoir et de me remettre au travail, je sus que je tenais le début de mon histoire. Je n'ai jamais connu d'expérience extracorporelle, mais mon désir d'en savoir plus à ce sujet m'a conduit à me faire légalement injecter dans la fesse gauche une puissante dose de produit hallucinogène par une infirmière diplômée d'État dans l'église protestante désaffectée d'un ancien hôpital psychiatrique de Dublin. Ce fut une épreuve assez terrifiante pour que je me montre par la suite aussi méfiant envers l'expérimentation en matière de documentation que l'était sir John Gielgud¹ envers celle inculquée aux comédiens par l'Actor's Studio.

Certains auteurs construisent méticuleusement leur intrigue, et entraînent ensuite adroitement le lecteur dans un voyage imaginaire organisé. Je suis à l'opposé: ce qui m'attire chaque matin vers mon bureau est un mélange de stress et de curiosité, car je n'ai tout simplement pas la moindre idée de ce qui va se passer ensuite.

Un roman peut démarrer sur un thème, mais l'écrivain est aussi un citoyen dont les antennes déployées captent ce qui fait débat au sein de la société. Pendant les premiers mois de l'écriture d'*Une seconde vie*, à force d'en entendre parler à la radio ou lors de simples conversations surprises dans le bus, j'ai pris conscience que de plus en plus de mères et d'enfants qui avaient été séparés les uns des autres dans les années 1940, 1950 et 1960

1. Acteur britannique considéré comme un des plus grands interprètes de Shakespeare.

voulaient désormais à tout prix savoir ce qui leur était advenu. Malgré les obstacles, et ils étaient de taille, ces gens cherchaient comment se lancer dans la quête de cet étranger qui était leur mère ou leur enfant, sans savoir s'ils seraient repoussés ou fêtés.

L'adoption est petit à petit devenue la toile de fond puis le sujet central de ce roman, nourri des histoires cachées que l'on commençait enfin à raconter autour de moi. Ceux que, par le passé, la honte avait muselés n'étaient plus obligés de se taire. La société irlandaise d'autrefois était moins soumise à une réelle dévotion religieuse qu'à un culte de la respectabilité – qui voulait avant tout que l'on garde secrets les secrets de famille. Le mur de silence ainsi construit était déjà, en 1993 – une décennie avant que soient réalisés des films comme *The Magdalene Sisters* –, sapé par des voix individuelles, mais les murs matériels derrière lesquels on gardait les dossiers d'adoption restaient aussi hauts et impénétrables qu'avant.

Romancier, j'essayais d'absorber les courants qui agitaient l'Irlande, d'en tisser une trame. À peu près à cette époque, j'allai voir une pièce en un acte de la grande Jennifer Johnston. C'était l'heure du déjeuner, une salle exiguë, un décor réduit à l'essentiel : une chaise. L'extraordinaire actrice qu'est Rosaleen Linehan entra, s'assit, commença son monologue. Mais au bout d'une minute et demie, elle s'arrêta et fit quelque chose d'incroyablement courageux. Elle regarda le public et dit : « Excusez-moi, je suis partie sur une note fausse. Je vais recommencer. » Elle sortit tranquillement de scène, se retourna, revint et nous ensorcela une heure durant.

Une seconde vie fut publié chez Viking en 1994, passa en poche chez Penguin en 1995, se vendit bien et fut traduit. Mais je n'ai jamais permis qu'il soit réimprimé quand il fut épuisé, car, les années passant, chaque fois que j'y jetais un œil, je pensais au courage de Rosaleen Linehan nous disant « je suis partie sur une note fausse ». Je sais que – au-delà des pressions d'une vie familiale bien remplie et de tout ce que j'avais alors d'autre à écrire et à faire, ainsi que de la difficulté qu'il y a toujours à tenter de capturer un objet mouvant en m'inspirant de l'air du temps, celui où les voix des mères biologiques et des enfants adoptés commençaient à se faire entendre – j'étais moi aussi parti sur une note fausse car, dans le feu de l'écriture, j'avais chargé Sean Blake de trop de colère et de comptes à régler.

Comme à trente-quatre ans le besoin d'un bon éditeur s'était fait ressentir, à cinquante et un ans je m'assis à mon bureau et – à la fois éditeur et écrivain réimaginant chaque scène – je tentai non seulement de reprendre des personnages comme Sean Blake et Lizzy Sweeney, mais de remettre en cause le jeune romancier que j'avais été en coupant des dialogues, en ajoutant ou en enlevant des passages entiers et en réécrivant pratiquement chaque paragraphe.

Ce roman n'est donc ni l'ancien ni tout à fait un autre. J'aime à le considérer comme un roman remanié, celui que j'aurais pu écrire si – plongé à la fois dans les événements de ma vie personnelle et les changements de la société qui m'entourait – j'avais pris une respiration profonde et dit : « Je vais recommencer. »

Ce n'est pas moi qui suis derrière le personnage de Sean Blake, je le répète. Mais ses enfants – l'un de trois ans, l'autre de six mois – étaient inspirés des miens, et Geraldine, la femme de Sean, ressemblait profondément à mon épouse Bernie. Récrire ce livre pendant les premiers mois de 2010 m'a permis de me souvenir d'elle en jeune mère jusque dans le moindre détail. J'étais impatient de le lui donner à relire, de lui en offrir le premier exemplaire dédicacé comme je le faisais toujours. Mais c'était sans compter avec le destin : quelques semaines après que cette nouvelle version avait été terminée, Bernie, alors rayonnante de santé et d'énergie, s'effondra pendant qu'elle se baignait avec un de nos fils, et mourut subitement d'une rupture d'anévrisme.

Je lui avais dédié plusieurs autres de mes livres, mais *Une seconde vie* l'était à nos deux merveilleux petits garçons. Cette réédition retravaillée est vouée à son souvenir car, quel que fût le nom qui apparaissait sur la page d'envoi, c'était toujours pour elle que mes romans et mes pièces étaient écrits, dans l'espoir qu'elle les aimerait peut-être, et en sachant qu'elle y reconnaîtrait d'innombrables instants transformés en fiction, puisqu'elle était au centre de ma vie.

Au cours des dix années qui précédèrent 1993, l'Irlande changea radicalement, ce qu'elle est aujourd'hui n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était alors. Et, exemple infime de cette évolution, quand un romancier a terminé un roman que son éditeur attend, il le lui envoie en quelques secondes par mail. En 1993, il lui fallait encore poster son manuscrit.

En 1993, parce qu'elles désiraient vendre un terrain à un promoteur, les religieuses qui avaient tenu la blanchisserie High Park Magdalene Laundry de Drumcondra demandèrent un permis d'exhumer afin de déplacer les dépouilles des cent trente-trois femmes mortes pendant qu'elles étaient enfermées dans ce couvent. Non seulement la congrégation ne put produire que soixante-quinze certificats de décès au lieu de cent trente-trois, mais les restes de vingt-deux autres anonymes oubliées furent déterrés en même temps. Tous ces cadavres, sauf un, furent incinérés et réenterrés dans une fosse commune du cimetière de Glasnevin.

Le hasard voulut que, le jour où je descendis O'Connell Street vers la Poste centrale de Dublin pour envoyer mon manuscrit, trois survivantes de cette blanchisserie des Sœurs de la Madeleine étaient assises devant l'entrée, enfin visibles sur le plus grand site historique de la révolte irlandaise, recueillant des signatures pour une pétition visant à faire construire un monument à la mémoire des femmes sans nom de la fosse commune. Je m'arrêtai pour signer et les écouter. À un moment, je soulevai l'enveloppe matelassée que j'avais à la main et faillis dire : « Ce livre parle de vous et de celles qui ont vécu la même chose que vous. Il raconte l'une de vos histoires. »

Mais, sagement, je m'arrêtai : ce livre ne pouvait pas parler d'elles, personne ne pouvait raconter ces histoires, elles leur appartenaient, à elles seules. Je ne pouvais espérer – en 1993, et de nouveau en 2010 – que donner un écho à certains éléments de leur vie dans le monde parallèle imaginaire de la fiction. Aucun romancier ne saurait évoquer ce qui

leur est arrivé avec l'éloquence et l'honnêteté dont elles ont fait preuve dans les interviews, les livres de souvenirs et les documentaires réalisés depuis, lorsque des brèches se sont enfin ouvertes dans les murs du silence et que des vieilles femmes et leurs enfants devenus adultes ont timidement tenté de renouer des liens et de combler les vides créés par le secret.

Dermot Bolger
Septembre 2010

*À la mémoire de Bernie,
avec tout mon amour*

28 décembre 1991

Celui qui avait repeint l'ambulance avait oublié la bordure supérieure des portières. Vus d'en haut, les sillons écaillés de la carrosserie ressemblaient au lit d'une rivière asséchée. Le dessus du chapeau de l'ambulancier était tacheté de poussières et de pellicules et, quand il releva la tête de ma poitrine, je vis mon visage tourné vers le ciel, strié de sang. Les deux arbres séculaires qui surplombaient le portail du Jardin botanique avaient perdu leurs feuilles. Pourtant, au milieu de leurs profondeurs, un merle appelait.

Depuis combien de temps ne m'étais-je pas senti aussi serein ? Les insignifiantes tracasseries du début de matinée, le service photo du magazine qui avait téléphoné pour me rappeler les échéances à respecter, mon fils de trois ans, Benedict, qui refusait de manger et se désintéressait petit à petit de ses cadeaux de Noël, me paraissaient lointaines. Seules quelques minutes s'étaient écoulées entre-temps, mais c'était comme si je n'avais plus eu le moindre rapport avec mon ancienne vie. Et, à mon grand étonnement, je n'éprouvais ni douleur

physique, ni tristesse, ni impression de perte. Mais j'observais au-dessous de moi la scène de l'accident avec une insouciance désinvolture.

De la mousse obstruait les gouttières de l'immeuble au coin de la rue. Il y avait sur le toit des ardoises cassées qui provoqueraient des dégâts pendant l'hiver. Une jeune étudiante jeta un coup d'œil à travers les rideaux en dentelle d'une lucarne. Tandis qu'elle se penchait pour observer les voitures bloquées dans les deux sens, je vis les ballons de fête dont elle avait scotché les ficelles sur la vitre et le haut de sa tête encore mouillée de la douche. Les automobilistes qui nous regardaient derrière leur pare-brise semblaient terriblement stressés. Où allaient-ils tous, en ces limbes d'entre Noël et le jour de l'An, quand les bureaux et les usines étaient fermés ? J'étais désolé pour eux, car voici qu'ils se retrouvaient forcés de contempler mon cadavre. Mais pas pour moi. Je ne ressentais vraiment aucune émotion particulière vis-à-vis de mon corps qui gisait à moitié hors de la voiture broyée, et à moitié dedans.

Le chauffeur du bus semblait en état de choc. Allongé, livide, sur le trottoir près des grilles du Jardin botanique, il avait des touffes de poils noirs dans les narines. Ses jambes tressaillaient de manière incontrôlée. Tout était de ma faute : en retard comme d'habitude pour une séance de photos, j'avais pris le virage trop large, afin d'éviter les voitures garées devant l'Addison Lodge Pub.

Deux gardiens du Jardin botanique vinrent au portail voir ce qu'il se passait. L'un d'eux était prématurément chauve, une bande de cheveux gris encerclait son crâne nu plein de taches de

rousseur. L'ambulancier réussit à glisser mon corps sur un brancard. Ils travaillaient avec acharnement, appuyaient à grands coups sur ma poitrine. Que d'efforts et de soucis inutiles : pourquoi ne pas simplement laisser mon cadavre être ce qu'il était ? Déjà je m'éloignais d'eux, la lumière du matin s'assombrit, se dilua dans la nuit. Mon corps rayonna, comme avant un orgasme, la chaleur devint intense, me consuma. J'avais dérivé haut de l'autre côté des grilles, il y avait en bas des ifs nouveaux, sur leur gauche les serres victoriennes, et plus loin l'éclat blanc de l'étang. Je distinguai le cimetière de Glasnevin sur ma droite, pensai à tous ceux que je connaissais qui y étaient enterrés. Ensuite il fit trop noir pour y voir ; les vieux arbres devinrent des formes, puis leurs formes des figures humaines. La lune s'était soudain levée, froide et éclatante de lumière dans les cieux les plus sombres, et, lentement attiré vers elle, je reconnus ces visages.

Je n'avais que trois ans quand mon grand-père était mort, pourtant je l'identifiai immédiatement parmi tous ces gens que j'avais pensé ne jamais retrouver. Ils s'avançaient en foule à ma rencontre, de plus en plus nombreux. Avec parmi eux mes deux enfants, mais adultes, plus vieux que moi, et heureux de mon arrivée. Je ne ressentis pas le besoin de m'interroger sur leur présence, car j'étais envahi d'un bien-être absolu, comme enfin arrivé chez moi. De quoi avais-je eu peur jusqu'à ce jour ? Pourquoi avoir attendu si longtemps pour mourir ?

« Tu vas te plaire ici, mon garçon. » Mon père avait toujours chuchoté sur ce ton, et je me sentis sourire. La lune blanche n'était plus froide. Elle

tournoyait, étincelante, irradiait sa chaleur et m'attirait en elle. Il suffisait que je la traverse, et mes mains pourraient alors toucher ceux qui étaient déjà là. Puis eux aussi tournoyèrent, se fondirent en un tourbillon vibrant. Tous, sauf un jeune homme qui restait à l'écart. Je n'arrivais pas à retrouver son nom, pourtant je connaissais intimement ses traits, son air revêché, méprisant, presque menaçant, totalement en porte à faux avec la foule joyeuse et accueillante. Les autres avaient tout à coup disparu, il ne restait que lui, qui me barrait la route, dédaigneux, comme pour me dire que je n'avais rien à faire là. Il semblait absorber la clarté de la lune et nous plonger dans les ténèbres.

*Patatras dans le trou à rats*¹. Jusqu'où dois-je descendre le long de ce puits noir, où j'aperçois des éclats de la vie que j'ai connue autrefois, des particules de souvenirs sans liens comme si je zappais devant la télévision ? J'ai une femme et deux enfants : des responsabilités qui m'intiment de retourner dans ce corps. J'ai de la douleur à affronter, des problèmes à régler. J'ai besoin de revenir à ce que j'ai été un jour : un homme qui gagne sa vie en prenant des photos. J'entends le dé clic d'un obturateur qui se déclenche et je me représente allongé sur un brancard, le visage face au ciel. Je zoome sur ce brancard alors que je ne désire qu'une chose, retourner le plus vite possible vers la liberté, la légèreté ressenties tout à l'heure. Mais je ne peux pas remonter car je ne peux pas

1. Traduction libre de la célèbre comptine anglaise « *Ding, dong, dell: pussy is in the well* ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Joëlle Losfeld

FINBAR'S HOTEL (avec Roddy Doyle, Anne Enright, Hugo Hamilton, Jennifer Johnston, Joseph O'Connor, Colm Toibín), 1999.

UNE SUITE AU FINBAR'S HOTEL (avec Mave Binchy, Claire Boylan, Emma Donoghue, Anne Haverty), 2000.

TOUTE LA FAMILLE SUR LA JETÉE DU PARADIS, 2008 (Folio n° 5033).

UNE SECONDE VIE, 2012 (Folio n° 5594).

Chez d'autres éditeurs

LA VILLE DES TÉNÈBRES, Presses de la Renaissance, 1992.

LE VENTRE DE L'ANGE, Le Passeur, 1994.

LA MUSIQUE DU PÈRE, Albin Michel, 1999.

LA DÉPLORATION D'ARTHUR CLEARY, L'Harmattan, 2000.

UN IRLANDAIS EN ALLEMAGNE, Librio, 2001.

TENTATION, Albin Michel, 2001.

PRODIGE À BALLYMUN, L'Harmattan, 2002.

OMBRE ET LUMIÈRE D'AVRIL, L'Harmattan, 2003.

LE VOYAGE À VALPARAISO, Albin Michel, 2003.

DÉPART ET ARRIVÉE (avec Kazem Shahryari), Théâtre des 5 continents, 2004.

Dermot Bolger
Une seconde vie



Une seconde vie

Dermot Bolger

Cette édition électronique du livre
Une seconde vie de Dermot Bolger
a été réalisée le 07 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070452620 - Numéro d'édition : 251362).

Code Sodis : N55241 - ISBN : 9782072487644
Numéro d'édition : 251368.